

Défense de la colonie, subsistance des troupes, etc.

Le ministre à Dumas et Poivre, le 26 juin 1767

Un document des Archives Nationales. A.N. Col B 201, f°115

A MM. Dumas et Poivre
à Versailles, le 26 juin 1767

Je ne veux pas, Messieurs, laisser partir la flûte du Roi *l'Ambulante* sans vous écrire. Je ne vous rappellerai point les différents objets qui font la matière des Instructions que je vous ai remises en partant. Je vous recommande de ne les pas perdre de vue, de les relire de temps en temps, et surtout de vous pénétrer de leur esprit. Je me bornerai aujourd'hui à vous parler de deux articles principalement intéressants, la défense de la colonie et la subsistance des troupes. Ces deux objets sont étroitement liés parce qu'on ne saurait défendre une colonie qui n'a point de quoi nourrir ses défenseurs. La paix subsiste, il n'y a nulle apparence qu'elle soit rompue et les affaires sont à cet égard dans l'état où vous les avez laissées, mais dans l'éloignement où vous êtes vous devez toujours vous considérer comme dans un état de guerre, sinon existant, du moins prochain. Il peut arriver que malgré toute notre vigilance, nous soyons surpris ou prévenus et que le bâtiment que je ne manquerais pas de vous expédier au plus léger soupçon d'une rupture, ne vous parviendrait pas. J'ajouterai que les conquêtes de la Compagnie anglaise dans l'Inde et les revenus immenses qu'elle y a acquis, occupent infiniment la Grande Bretagne et que toute cette session du Parlement a été remplie par les différents projets qui ont été proposés pour approprier à l'Etat une partie des nouveaux revenus de la Compagnie des Indes et en faire une ressource pour le soulagement de la métropole et l'acquittement de la dette nationale. Cette affaire n'est point encore absolument terminée, mais de quelque manière qu'elle tourne, nous voyons clairement que l'Angleterre fonde les plus grandes espérances sur ses établissement en Asie, et les richesses qu'elle compte y trouver, et l'on en doit conclure qu'à la première guerre, elle portera principalement ses vues sur cette partie et fera les plus grands efforts pour vous enlever les Isles de France et de Bourbon qui sont réputées avec raison la porte de l'Inde. J'ai cru, Messieurs, qu'il était à propos de vous informer de la situation des affaires en Angleterre, afin que vous soyez continuellement sur vos gardes et que vous preniez d'avance toutes les précautions nécessaires pour une défense vigoureuse et honorable. Cependant comme je ne vois rien encore qui exige des précautions précipitées, je ne changerai rien quant à présent au plan dont vous avez connaissance, je me propose, ainsi que je vous l'ai annoncé, de former quant à présent six nouvelles Compagnies au Port-Louis qui vous seront envoyées l'année prochaine, en tout ou en partie, suivant la situation des affaires et les nouvelles que je recevrai des moyens de subsistance qui seront dans la colonie. Je vous destine un fonds de deux cent mille livres, que je porterai même à trois cents s'il m'est possible, pour être employé en fortifications ; ce qui m'inquiète et m'embarrasse ce sont les subsistances. Vous savez, Messieurs, qu'il n'est pas possible de les envoyer de France dans une colonie si éloignée. Nulle puissance ne serait en état d'entretenir des colonies dans l'Inde s'il fallait les approvisionner d'Europe. J'entends par subsistance la viande et la farine. J'en ai envoyé cette année pour ce qu'on ne pouvait pas mettre les troupes du Roi au hasard de manquer en arrivant, mais il ne serait pas possible d'en user de même tous les ans, il serait donc très intéressant que je puisse avoir de vos nouvelles avant le départ de ces 600 hommes et que je puisse être informé de la situation de la colonie sur cet article des vivres ; c'est pourquoi je vous prie très instamment de ne manquer aucune occasion de m'écrire, et de tenter même de me faire passer vos lettres par la voie de terre comme la Compagnie l'a tenté quelquefois avec succès pendant la guerre. Je serais bien plus à mon aise pour vous envoyer ce renfort de troupe si j'étais sûr que vous eussiez de quoi les nourrir. Au surplus je me propose de vous envoyer en même temps une flûte avec un brigantin bermudien [bermudien] d'environ 150 tonneaux et par conséquent beaucoup plus fort que le petit bateau *l'Etoile du matin* que je viens de faire partir. J'espère qu'avec trois flûtes, ce brigantin,

l'Etoile du matin et le Vigilant, vous aurez de quoi faire le service de la colonie et remplir tous les objets que nous nous sommes proposés. Je vous recommande surtout la recherche des épiceries comme un point capital et auquel je crois ce dernier bâtiment très propre ; d'ailleurs si vous avez par la suite d'autres besoins, je tâcherai de vous les procurer autant qu'il dépendra de moi. Ne perdez pas de vue l'exacte économie à laquelle je suis assujéti plus que jamais, car pour vous le dire en passant, les embarras de notre finance ont obligé Sa Majesté à diminuer les fonds de tous les départements et à retrancher particulièrement deux millions sur celui des colonies. Je tâcherai cependant malgré cela de ne point vous laisser manquer du nécessaire et du convenable, mais vous devez sentir combien il est indispensable d'user sur tous les articles, de la plus grande économie et de ne pas faire des demandes trop fortes que je serais obligé malgré moi de refuser. Soyez en même temps tranquilles et bien persuadés que les fonds promis et assignés seront exactement envoyés et que je ne vous laisserai point dans l'embarras sur les dépenses qui seront réglées.

Il est nécessaire que M. Dumas entretienne une correspondance suivie avec M. Law pour être exactement informé de la situation des Anglais dans l'Inde, de leurs forces, de leurs projets et de leurs richesses, afin de m'en instruire régulièrement. Je prie M. Dumas, quand il aura suffisamment reconnu le local, de me faire part du plan de défense qu'il se propose de suivre en cas d'attaque et par la suite de me communiquer ses idées sur la guerre offensive qu'on pourrait faire aux Anglais dans l'Inde.

Je finis, Messieurs, en vous recommandant de nouveau d'employer tous vos soins et votre activité à remplir les espérances que j'ai données au Roi de votre administration. Je connais votre zèle pour son service et les principes d'honneur qui dirigent votre conduite et je suis bien persuadé que vous ne démentirez pas la bonne opinion que j'ai conçue de vos vertus et de vos talents. Vous êtes sur un théâtre bien éloigné d'ici, mais ce théâtre est fort en vue, croyez que malgré la distance immense qui vous sépare de la métropole, vous n'y êtes rien moins qu'oubliés ; que non seulement le Roi et son Ministre, mais encore toute la nation et l'Europe même, ont les yeux attachés sur vous ; que l'on vous observe attentivement, et qu'on attend les effets de votre administration pour vous juger et pour vous allouer les tributs de louanges ou de critiques qui vous seront dus. Je n'exagère rien, ce n'est pas un pathos que je vous fais pour exciter votre émulation, mais il est très réel que le public connaît toute l'importance de la colonie qui est confiée à vos soins et qu'il en est singulièrement occupé, il y a de la mode jusques dans les opinions du public et la sienne aujourd'hui est de croire que rien n'est si intéressant que la conservation et la propriété des Isles de France et de Bourbon.

Il ne me reste plus, Messieurs, qu'à vous recommander de vivre en bonne intelligence, d'éviter avec le plus grand soin tous ce qui pourrait être un sujet de tracasserie et d'altercation entre vous, d'être en garde contre les insinuations de gens malintentionnés qui chercheraient à vous éloigner l'un de l'autre et de les regarder comme vos plus grands ennemis. Nous n'avons que trop d'exemples de pareilles brouilleries entre les administrateurs, ils ont perdu la chose publique et ils ont été eux-mêmes la victime de leur mésintelligence ; dans de pareilles affaires il est impossible de savoir qui a tort ou raison et l'on condamne indistinctement les deux parties. J'ai également bonne opinion de vous deux mais je vous déclare qu'en cas de brouillerie je cesserais de l'avoir de l'un et de l'autre. Je crois mon petit sermon très inutile, et j'ai grande confiance dans les sentiments d'honneur que j'ai reconnu en vous, mais ce trait de morale est venu au bout de ma plume, et les scènes indécentes qui se sont passées dans plusieurs de nos colonies et dont j'entends encore souvent parler me l'ont inspirée, ne le prenez pas en mauvaise part, je vous prie, Messieurs, et soyez bien persuadés au contraire que j'attends de vous un contraste parfait avec les administrateurs qui ont fait l'objet de la critique et du mépris public.

J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

P.S. Mis de la main de Monseigneur (*), cette lettre, Messieurs que j'ai dictée moi-même vous prouve que je ne cesse de m'occuper des Isles de France et de Bourbon et vous pouvez compter que j'en connais trop l'importance pour jamais les perdre de vue.

(*) : M. De Praslin (le duc)

* * *